

Vie intime de la Société : physionomie des sessions annuelles : fêtes et réjouissances

Autor(en): **Yung, Emil / Carl, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali**

Band (Jahr): **97 (1915)**

PDF erstellt am: **09.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-90291>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

III.

Vie intime de la Société. Physionomie des sessions annuelles.

Fêtes et réjouissances.

Bien que chacune de nos réunions annuelles qui, réglementairement, doivent durer trois jours — „*au moins* trois jours“, précisaient les anciens statuts — offre des caractères particuliers, en raison du lieu où elle se tient, de la langue principale qu'on y parle, de la qualité des personnes présentes et de leur nombre, il s'est établi, au cours du siècle, certaines habitudes qui font qu'à côté des dissemblances résultant des circonstances locales, ces réunions se ressemblent par un certain nombre de traits communs qui ont d'autant plus de chance de se perpétuer qu'ils sont déjà plus anciens.

Elles se tiennent en été, alors que la nature est dans toute sa magnificence, mais elles ont passablement oscillé entre le mois de Juillet et le mois d'Octobre. Nous avons vu que ce furent les professeurs de Berne qui décidèrent du choix d'Octobre pour la première assemblée de 1815. En effet, nous lisons dans les lettres de Gosse à Wyttenbach que Gosse avait proposé d'abord dans ce but le 1^{er} Juillet, puis le mois de Septembre, mais comme il attachait une grande importance à la présence des confrères de Berne, il avait, dès l'abord, déclaré qu'il se rangerait à leurs convenances. Le 15 Août 1815, Wyttenbach écrivait à Gosse: „Nos professeurs ne peuvent quitter Berne qu'au commencement de l'Octobre, parce qu'ils sont obligés de faire leurs leçons jusqu'à cette époque“. La date tardive du commencement des vacances à Berne, détermina donc celle de la séance de fondation de la Société helvétique.

Mais, deux ans plus tard, à la réunion de Zurich, les 6, 7 et 8 Octobre 1817, le temps fut sombre et froid, il tomba même de la neige; aussi reconnut-on qu'il serait préférable de s'assurer une température plus clémente en avançant le moment de la prochaine session. L'on se donna rendez-vous pour Juillet à Lausanne. Ainsi fut fait, et l'on s'en trouva si bien que, durant une longue suite d'années, le mois de Juillet fut conservé. Peu à peu cependant, on recula de nouveau la date des sessions jusqu'en Août ou Septembre, pour diverses raisons, telles que la date des vacances scolaires qui n'est pas la même dans tous les cantons, ou la difficulté, plus moderne, de trouver de la place dans les hôtels pendant que la saison des étrangers bat son plein.

Il est resté d'usage que le Comité annuel assumant la tâche de préparer la session, requiert des logements auprès de ses amis et connaissances afin de les tenir à la disposition des savants confédérés. Autrefois, la majorité des assistants était logée chez des particuliers. Il y avait, à procéder de la sorte, des avantages économiques et l'agrément, beaucoup plus apprécié jadis qu'aujourd'hui, d'apprendre à connaître les mœurs locales

en vivant, pendant quelques jours, de la vie familiale des personnes dont on était l'hôte. Le grand botaniste de Candolle, évoquant ses souvenirs de la réunion d'Aarau en 1823, raconte qu'il fut logé alors chez le landamman d'Argovie, M. Herzog. Après souper, celui-ci aimait à réunir quelques amis, entre autres M. Müller de Friedberg, landamman du Canton de St-Gall, et M. Merian, professeur à Bâle. Le premier, Herzog, était un homme d'affaires et de pratique; le second, un vieillard de beaucoup d'esprit qui, depuis trente ans, gouvernait son Canton; le troisième, un homme instruit, calme et malin qui contrastait avec la verve de M. Müller. „Nous représentions ainsi, dit de Candolle, quatre points assez différents de la Suisse, et chacun de nous connaissait bien son propre canton et souvent les cantons voisins. Nous passions en revue tous les points principaux de l'organisation politique et sociale, et j'ai plus appris sur la Suisse dans ces veillées chez M. Herzog que dans le reste de ma vie.“

A l'époque dont parle de Candolle il fallait plus de deux jours de diligence pour se rendre de Genève à Aarau. On ne faisait guère un pareil voyage sans s'arrêter en route pour visiter les localités intermédiaires. Le temps d'aller à une session et d'en revenir se chiffrait conséquemment par plus d'une semaine. C'était considéré comme une partie de plaisir, en somme assez coûteuse, que de se rendre à la session; ainsi s'explique le nombre relativement restreint des participants. Depuis les chemins de fer, ce nombre s'est considérablement accru, aussi bien que le nombre de tous les touristes voyageant en Suisse. Une multitude de „guides“ renseignent l'excursionniste sur ce qu'il doit voir dans chaque ville, sur les mœurs de chaque canton, sa politique et son histoire. Bref, il n'est plus nécessaire d'aller, comme il y a un siècle, puiser dans des conversations particulières des connaissances que l'on trouve exposées partout, voire même dans son journal quotidien. D'autre part, la vie a beaucoup perdu de sa simplicité, l'on est plus exigeant de confort et de bien-être; la concurrence croissante des hôtels a mis l'un et l'autre à la portée de toutes les bourses, en sorte, que les personnes qui invitent se gênent beaucoup plus qu'elles ne le faisaient jadis pour recevoir, et les invités pour être reçus. Le nombre des uns et des autres va diminuant, et rares sont, à présent, les sociétaires demeurés fidèles à la coutume d'accepter l'hospitalité offerte par la population. Les villes suisses qui attirent beaucoup d'étrangers doivent toujours plus tenir compte de ces circonstances dans la détermination de la date des assemblées qu'elles ont l'honneur de recevoir.

Ce fut en effet constamment considéré par nos cités grandes et petites, comme une insigne faveur que d'être choisies par la Société helvétique pour servir de siège à ses assises et il est juste de constater ici que toutes celles qui, jusqu'ici, ont été l'objet de cette faveur ont rivalisé de zèle pour assurer à leurs hôtes de trois jours, le maximum possible d'agréments. Toutes y ont réussi, chacune à sa manière, les grandes villes avec plus de somptuosité peut-être, les petites avec plus de charme et d'imprévu.

Naturellement, les trois langues suisses sont d'usage dans la Société, l'allemand et le français surtout. Lors des réunions de Lugano et de Locarno, les discours prési-

dentiels furent prononcés en langue italienne. Cette diversité de langage donne de l'originalité aux séances annuelles; cependant elle n'a pas été sans créer certaines difficultés dans les débuts, car si les trois langues sont officielles, cela ne signifie pas qu'elles soient comprises de tous les membres. La bonne fortune qu'eut de Candolle de rencontrer à Aarau des confrères parlant assez couramment le français pour tenir la conversation que nous rapportions tout à l'heure, n'est pas rare en Suisse allemande. La bonne fortune inverse l'est davantage. Les Suisses romands n'ont guère reçu le don des langues. La difficulté de bien s'entendre, plus fréquente du côté des welsches que du côté de leurs compatriotes du Nord et de l'Est, sans arrêter leur commun élan, l'a quelquefois gêné; tous les documents officiels durent être, dès le début de la Société, publiés en allemand et en français. Wytttenbach donna dans la „Gazette de Berne“ un récit de la première assemblée de Genève et il envoya à la „Gazette de Lausanne“ le texte français de ce récit. Wytttenbach avait appris le français à Lausanne, et l'on peut juger par les lettres adressées à Gosse qu'il s'en servait assez correctement. Dans une de ces lettres, Wytttenbach répond à Gosse qui insistait pour que les Bernois lui envoyassent des mémoires à publier: „Nous n'en aurions que d'allemands qui ne seraient pas bien édifiants pour vous autres qui dédaignent toujours notre langue et qui prétendez comme autrefois la Grande Nation que tout le monde apprenne votre langue. Apprenez vous-même la nôtre, comme nous avons été obligés d'étudier la vôtre, et alors nous serons au niveau avec vous“.

Le conseil a été suivi, non par Gosse dont les jours étaient déjà comptés au moment où il le recevait, mais par ceux qui sont venus après lui. La pratique de l'allemand s'est beaucoup répandue en Suisse française, sans cependant que l'on puisse assurer que l'égalité de niveau soit complètement réalisée aujourd'hui. On s'aperçoit encore de temps en temps du contraire, à l'allure incertaine et comme tâtonnante de certaines discussions où les deux idiomes sont en présence.

L'ordonnance de nos sessions est restée, dans ses grandes lignes du moins, à peu près la même pendant tout le siècle. Dans la règle chaque session s'ouvre un Lundi, elle est précédée par la réunion de la „Commission préparatoire“ qui discute et préavise sur toutes les affaires que lui soumet le Comité central et sur toutes celles qui seront soumises à l'Assemblée générale. Cette réunion a lieu la veille dans l'après-midi. La soirée de ce même jour est consacrée à un colloque amical, agrémenté d'une modeste collation offerte par le Comité annuel. Les sociétaires, venus des quatre coins de la Suisse, trouvent ainsi l'occasion de prendre contact; ce sont des échanges de poignées de mains, d'accolades et d'affectueux propos entre confrères qui ne se sont pas vus depuis longtemps et qui, dans l'abandon de conversations intimes, préludent aux entretiens plus sérieux des jours qui suivront.

Autrefois, on réservait les matinées aux promenades et aux visites des Collections locales, afin de consacrer les après-midis, et même les soirées, au travail. Ainsi procéda-t-on tout au moins en 1815 et en 1816, mais depuis longtemps cette ordonnance a été

renversée et, règle générale, nos Congrès sont ouverts à une heure plus ou moins matinale, dans une salle plus ou moins officielle, en présence de hauts magistrats désireux de témoigner de la considération à la docte assemblée.

Après quelques souhaits de bienvenue du Président, celui-ci prononce son discours d'ouverture, préparé avec le plus grand soin et quelquefois marqué au coin d'une vraie originalité. Le thème de ce discours fut souvent emprunté à l'histoire de nos origines, aux circonstances qui accompagnèrent les premières années de notre Société, ou bien encore à l'histoire de la localité dans laquelle se tenait la réunion, à la biographie de ses grands hommes, aux curiosités dont la nature l'a dotée, etc. Tous les discours présidentiels, lus depuis 1815, ont été publiés. Leur collection est une précieuse mine d'information que les curieux de notre passé parcourent avec un vif intérêt. Il serait difficile d'en dresser la table des matières, attendu que leurs auteurs y ont fréquemment touché à des questions multiples et diverses, d'ordre administratif ou politique, par exemple, en même temps que d'ordre scientifique.

Quelques uns de ces discours ont une valeur historique, comme celui déjà cité d'Agassiz qui, à propos de l'action glaciaire, plaçait en 1837 ses auditeurs en face de vues nouvelles appuyées sur des faits encore inédits. Dans un domaine très différent, nous pourrions citer comme appartenant à cette catégorie, le discours original de Louis Soret consacré, en 1886, à l'exposé de ses idées personnelles sur les relations existant entre les sciences physiques et l'esthétique. Les cas où le Président, se soustrayant aux préoccupations locales, a concentré l'attention de la Société sur les progrès réalisés dans la science où il était passé maître, ne sont pas exceptionnels; Auguste de la Rive traitant en 1845 de l'électricité, ou Cramer parlant des Bactéries en 1883, en fournissent de jolis exemples. Les théories générales et, particulièrement la théorie de Darwin, furent discutées à plus d'une reprise par nos anciens Présidents. Tout en acceptant le principe fondamental de l'évolution, Oswald Heer avait peine à se rallier à certaines des conséquences qui en dérivent. En 1864, à Zurich, il développait, en opposition à la variation lente admise par Darwin, l'hypothèse de variations brusques alternant avec de longues périodes de stabilité, hypothèse qui n'était pas sans analogie avec celle des mutations que de Vries a mise de nos jours à la mode. Les discours de Rüttimeyer à Bâle, en 1876, sur la nature du progrès dans la phylogénie animale et de Brunner de Wattenwyl à Berne, en 1878, sur l'application des théories darwiniennes à la systématique, sont également empreints des notions introduites dans la science en 1859 par l'auteur de *l'Origine des espèces*, notions qui critiquées avec une honnêteté et une justesse auxquelles Darwin lui-même a rendu hommage, par Pictet de la Rive, et, défendues avec l'implacable et fougueuse logique qu'il mettait à défendre toutes les idées progressistes par Carl Vogt, ont rapidement pénétré dans l'esprit de leurs compatriotes.

Le discours de Brunner de Wattenwyl contient une chaleureuse exhortation à ne cultiver les sciences que pour elles-mêmes, et avec la seule ambition de connaître la vérité. Ne nous laissons jamais décourager, disait-il, par les railleries des impuissants!

Opposons leur *la continuité inlassable de nos efforts, ce sérieux et cette probité qui ont toujours inspiré les naturalistes suisses dont l'activité n'a point pour but la gloire ou l'intérêt matériel, mais simplement celui d'accomplir la mission de la raison humaine.* Nous retrouvons des conseils du même genre éloquemment exprimés par plusieurs des prédécesseurs de Brunner à la présidence de nos réunions annuelles et aussi par plusieurs de ceux qui l'ont suivi dans cette charge importante. Les sentiments qui leur servent de base ont été ceux de nos fondateurs; ils n'ont faibli à aucun moment de notre histoire et nous pouvons bien dire qu'ils résident encore intacts dans le cœur de tous les membres actuels de la Société helvétique.

Si les sujets sur lesquels roulèrent les discours de nos Présidents ont été très variés, il en fut de même de la position sociale des hommes qui les ont prononcés. Tous assurément étaient des hommes savants, adonnés à des professions dites libérales qui leur laissaient quelque loisir pour se mêler au mouvement scientifique; quelques uns furent même des inventeurs capables d'accélérer ce mouvement ou de lui imprimer des directions nouvelles. Pfluger de Soleure et C. Nicolet de la Chaux-de-Fonds étaient pharmaciens, comme l'avait été H.-A. Gosse, notre premier président. Zollikofer de St-Gall, Elmiger de Lucerne, Lusser, Kappeler, etc. exerçaient avec distinction l'art médical. Avec C. Lardy, nous eûmes un forestier, et un pédagogue avec Thurmann, directeur de l'École normale de Porrentruy; et un fabricant avec Conrad Fischer de Schaffhouse, et des hommes politiques avec Sprecher von Bernegg qui présida à Coire en 1826, et avec Frey-Hérosé, futur Conseiller fédéral, deux fois président à Aarau, en 1835, puis en 1850.

Nous fûmes aussi présidés par des prêtres, tels que le chanoine Biselx à l'Hospice du St-Bernard, ou le Père Girard à Fribourg; par des ministres protestants du St-Evangile comme Wyttenbach, ou Chavannes, ou Hauri, auxquels nous pourrions ajouter Oswald Heer qui avait terminé ses études de théologie et qui, en 1832, appelé en qualité de pasteur à Schwanden se décida seulement alors pour la carrière scientifique. Mais Oswald Heer appartient par ses travaux à la série des Présidents qui cultivèrent la science et la firent avancer tout en enseignant dans nos Universités ou nos Gymnases. Cette série est la plus nombreuse; elle comprend des noms vénérés dans les Mathématiques, comme celui de Daniel Huber de Bâle; dans la Physique, comme ceux de M.-A. Pictet, d'Auguste de la Rive, de Hagenbach-Bischoff, ou dans les Sciences naturelles, à commencer par ceux de A.-P. de Candolle, L. Agassiz et Bernard Studer, pour finir, en ne citant que les disparus, par ceux de Mühlberg, de Cramer et de Renevier.

La lecture du discours présidentiel étant achevée, l'on passe à celles du Rapport du Comité central et des Rapports sur les travaux accomplis par les différentes Commissions. Ces lectures sont entrecoupées de conférences données par des membres de la Société, revenus de quelque exploration lointaine, ou que leurs travaux de laboratoire ont conduit à quelque trouvaille intéressante. La Séance d'ouverture de chaque session est publique; il en est de même des Séances générales qui, elles aussi, exercent d'ordinaire une certaine attraction sur la population indigène. Celle-ci vient y écouter des savants

renommés traitant de questions à l'ordre du jour de la science, et, parmi ces questions, il peut s'en trouver qui présentent un intérêt général ou simplement un intérêt d'actualité. On comprend, par exemple, que les botanistes n'aient pas été seuls à s'intéresser à la communication faite en 1825 par de Candolle sur *Oscillatoria rubescens*, cette algue que de Candolle qualifiait encore à cette époque „d'animalcule infusoire“ et qui, apparaissant périodiquement en nombre immense dans le lac de Morat, confère à ses eaux une coloration rougeâtre que l'imagination populaire attribue au *sang des Bourguignons*. Or, par un côté ou par l'autre, les travaux présentés aux séances générales de nos 96 sessions ont tous été ainsi de nature à intéresser non seulement l'ensemble des savants présents à la réunion, mais aussi la fraction la plus instruite du grand public. Dans tous les cantons de la Suisse il y a un public friand des choses de la science et tout à fait capable de se passionner à propos de la marche des glaciers, ou de l'augmentation de la température du sol avec la profondeur, ou des vertus thérapeutiques des eaux minérales du pays, ou du mode de formation de la chaîne des Alpes, ou de la confection de la carte topographique fédérale, toutes questions qui avec celles du crétinisme et de la tuberculose, avec celle de la distribution et de la protection des blocs erratiques sur le territoire helvétique, avec celle de la coloration dominante des yeux et des cheveux chez les populations des différents cantons, ou encore celle de la réimmigration postglaciaire des faunes et des flores en Suisse, comptent parmi les sujets qui furent le plus souvent discutés parmi nous.

C'est en Assemblée générale que Schœnbein présenta à ses collègues quelques unes de ses découvertes, que Carl Vogt disputa sur la parenté de l'homme et du singe et que, sauf erreur, Morlot parla pour la première fois de *deux* périodes glaciaires au cours d'une lecture sur les formations quaternaires du bassin du Rhône.

La liste qui énumérerait, ne fût-ce que les plus importantes conférences présentées devant nos grandes assemblées serait longue; elle ne représenterait cependant qu'une petite fraction de l'activité de la Société durant la majeure partie du siècle. Nous avons indiqué que, depuis 1835, après avoir siégé en réunion plénière pour entendre les rapports et les conférences, les membres se répartissent en sections dont le nombre varie selon la nature des communications annoncées. L'auditoire des sections, plus restreint que celui des assemblées générales, est aussi plus spécialisé; dans la section de physique se rencontrent seulement les physiciens; dans la section de médecine les médecins, et ainsi de suite. Si le nombre des communications annoncées sur la physique est petit, on réunit cette science avec la chimie en une seule section, et, dans les mêmes circonstances, c'est-à-dire si l'on prévoit peu de communications médicales, on rattache la médecine à la physiologie; il peut même arriver que médecine et physiologie soient groupées avec la zoologie en une même section. C'est au Comité annuel que revient le soin de déterminer le nombre des sections qui fonctionneront durant la session dont, réglementairement, il doit préparer le programme. Le Président annuel est désigné par l'Assemblée générale une année d'avance, mais chaque section nomme son président, elle le choisit

comme bon lui semble, le prenant généralement parmi ses membres les plus éminents ou les plus anciens. L'élu dirige alors les débats de la section.

La seule mention des titres des travaux lus devant nos sections remplirait un volume; Siegfried avait déjà couvert de ces titres 26 grandes pages de son „Histoire“ qui s'arrête à 1864 et, depuis ce temps, le nombre des communications faites en section s'est beaucoup accru, résultat de la spécialisation toujours plus étroite des savants et de la naissance de branches nouvelles sur le tronc toujours plus vigoureux des sciences de la nature.

Nous ne donnerions qu'une idée bien imparfaite de la physionomie de nos réunions de chaque année, si nous nous bornions à rappeler leur seule activité intérieure. Entre les séances officielles consacrées au travail scientifique et à l'administration de la Société, les participants se réunissent pour des promenades récréatives et pour des repas collectifs. Cette partie du programme de nos rencontres n'est pas sans importance, les comités annuels accordent avec raison beaucoup de soins à sa préparation, et, très souvent, ils trouvent auprès de riches particuliers et de sociétés littéraires ou artistiques locales, de gracieux concours qui leur permettent de lui donner un grand éclat. On ne doit pas oublier que le but principal de la Société helvétique étant l'avancement des sciences en Suisse, son but secondaire, mais très souhaitable aussi, est de susciter des liens d'amitié entre les naturalistes confédérés. Or, cette seconde partie de la noble tâche dévolue à notre association se réalise plus aisément au cours d'un dîner ou d'une excursion à travers de beaux paysages, que pendant les controverses relatives à quelque théorie scientifique. Nos savants n'ont jamais craint de donner essor à la joie qu'ils éprouvaient de se trouver ensemble, ils l'ont manifestée par des discours et par des chants, par des paroles ailées qui portaient au loin la bonne renommée de la Société, ou par des paroles réconfortantes qui décidaient du sort d'audacieuses entreprises; par des refrains patriotiques ou par des chansons de circonstance dans lesquels s'affirmaient leur amour de la patrie et leurs sentiments d'affection les uns pour les autres. La plupart étaient — et beaucoup sont encore — du tempérament de ces grands travailleurs qui s'amusent d'autant mieux que leur labeur a été plus pénible et plus fructueux et qui, comme Gay-Lussac et Thénard dansant une *bourrée* dans leur laboratoire à chaque découverte faite par eux, seraient prêts à se réjouir par de la musique et par des danses du succès de leurs efforts.

Les premiers mots prononcés le jour de la fondation de la Société et qui sont enregistrés dans nos annales, ainsi que nous l'avons rapporté, suivirent immédiatement la collation offerte par H.-A. Gosse à ses collègues. Ceux-ci après les avoir applaudis, se dispersèrent aux alentours. Ainsi procédons-nous encore, avec moins de simplicité et moins de bonhomie peut-être que ne le faisaient nos grand-pères, mais avec tout autant d'exubérante cordialité. Après les séances générales un banquet est servi. Quant aux travaux des sections, ils sont interrompus au milieu du jour par une légère agape. On chante probablement moins ensemble aujourd'hui qu'autrefois; en revanche

on écoute les concerts que donnent plus souvent les Sociétés chorales et instrumentales de la localité qui reçoit, concerts très artistiques et très appréciés mais qui, cependant, ne remplacent pas les productions individuelles, telles qu'on en donnait au bon vieux temps. Lors d'une excursion jusqu'à Préfargier, où se trouve un Asile réputé pour le traitement des maladies mentales, les participants à la session neuchâteloise de 1866 entendirent des chœurs chantés par la Société l'„Echo du Rivage“ qui présentait ceci de remarquable d'être composée exclusivement d'aliénés. En 1823, on chanta à Aarau des chœurs composés par le doyen Bridel pour la réception offerte par les frères Hérosé, et nous avons retrouvé, imprimés sur un papier jauni par le temps, les „couplets“ dédiés à la Société helvétique par Cougnard aîné, le chansonnier joyeux et toujours en verve du „Caveau genevois“, couplets que leur auteur chanta à la réunion de 1832 et qui commençaient ainsi :

Pour célébrer ce grand jour
 Je veux boire
 A votre gloire
 Et mettre à sec sans détour
 Tous ces flacons tour à tour.

Inutile d'ajouter que les flacons qu'il s'agit de „mettre à sec“ pendant nos fraternelles agapes, contiennent à l'ordinaire des spécimens choisis des crus les plus renommés du pays, dus à la générosité des Municipalités ou des Gouvernements cantonaux, heureux d'offrir en aussi solennelle circonstance ce qu'ils ont de meilleur. On ne doit donc pas être surpris de rencontrer dans maintes de nos chroniques, anciennes ou récentes, des épithètes extrêmement élogieuses appliquées au „Cortailod“, au „Fendant“, au „Dézaley“ et à d'autres vins excellents qui eurent l'honneur de figurer sur nos tables officielles.

On pourrait, en choisissant parmi les discours et les „toasts“ prononcés dans ces fêtes, composer un recueil intéressant pour la „petite“ histoire de la Société. La plupart de ces productions ne nous sont que partiellement connues par les résumés qu'en donnèrent les journaux quotidiens; un petit nombre seulement d'entre eux nous ont été intégralement conservés dans quelques „Récits de fête“ publiés dans les „Actes“, et si, parmi ces derniers, il y a comme on dit „à prendre et à laisser“, ce que l'on pourrait y puiser est en somme tout ce qui nous reste d'authentique sur certains épisodes de notre vie. On nous permettra de regretter que les procès-verbaux de nos sessions demeurent le plus souvent muets sur ces „à côté“ de nos séances officielles, dans lesquels se disent beaucoup de choses éphémères et banales sans doute, mais aussi quelques unes qui mériteraient de ne pas être oubliées. Parmi les orateurs qui se firent ainsi entendre à la fin de nos banquets figurèrent, à différentes époques, les Dumas, les Wislicenus, les Milne-Edwards, les Virchow et d'autres savants illustres de la Suisse ou de l'étranger qui n'avaient guère la réputation de parler pour ne rien dire.

Nous remarquons tout à l'heure qu'en dehors des caractères communs à toutes nos sessions, chacune de celles-ci se distingue de ses semblables par des traits qui lui

sont propres et par lesquels elle se grave plus particulièrement dans la mémoire de ceux qui y prennent part. Le plus souvent, ces traits distinctifs dérivent de circonstances secondaires qui n'ont rien à faire avec la science. Ainsi à Berne, en 1816, nous avons eu l'exhibition d'exercices de gymnastique qui firent sensation parce qu'ils étaient alors tout à fait à leurs débuts; à Zurich l'année suivante les réjouissances paraissent avoir été nulles. „Cette session fut terne, dit de Candolle dans ses *Mémoires*, aucune fête ne l'anima, nous aperçûmes à peine une dame, tant la séparation des sexes est d'usage dans cette ville“. Mais de Candolle ajoute de suite que la réunion zurichoise suivante, laquelle eut lieu en 1827, présenta „beaucoup plus d'agrément et d'intérêt“. Entre temps, la Société avait mangé à Lausanne la chair d'un Silure „qui pesait 43 Kilos“. A la réunion d'Aarau on donna le spectacle du défilé du Corps des cadets, „avec son artillerie“, et la Société avait admiré à celle de Soleure, pendant une réception chez le Chevalier de Roll, une „illumination“ des bords de l'Aar, accompagnée d'un concert exécuté par la Société cantonale de musique.

Un vieil adage prétend qu'il vaut mieux ne pas discuter des goûts et des couleurs. Nous nous abstiendrons donc de rechercher pourquoi les uns apprécient davantage les réunions qui se tiennent dans nos capitales de canton, tandis que les autres préfèrent celles qui ont lieu dans de petits endroits plus difficilement accessibles. Quels que soient les avantages très apparents des premières, nous pensons que les sessions tenues „à la campagne“ ou „en pleine montagne“ sont celles dont la majorité des assistants gardent le plus long souvenir.

La première fois que la Société helvétique se hasarda à se réunir loin des villes, ce fut en 1829 pour accepter l'invitation que lui avaient adressée les Religieux du Grand St-Bernard. Quatre-vingt membres environ y participèrent sous la présidence du Chanoine Biselx, curé de Vauvri. Le 20 Juillet au matin, les rues de Martigny se couvrirent de chars et de mulets. On usa d'autant plus de ces modes de locomotion, les seuls qui existassent alors, que les prix en avaient été, par une délicate attention, abaissés „à la moitié du taux ordinaire“. Le cortège formé par les montures et les véhicules mesurait au moins un quart de lieue de longueur; la pluie qui avait menacé pendant la nuit céda la place au ciel bleu à partir de 10 heures du matin. On dina à Liddes, et la tête de la colonne arriva dès 4 heures à l'Hospice où elle reçut le plus gracieux accueil. La session dura les trois jours réglementaires. Chaque matin, les naturalistes prenaient part au service à l'église; ils déjeunaient à 7 heures, tenaient séance de 8 à 1 heure et, après dîner, faisaient des excursions „tantôt scientifiques, tantôt simplement pittoresques“. „Peut-être, ajoute le chroniqueur de la *Bibliothèque universelle*, Aug. de la Rive, en rendant compte de la fête, la réunion de cette année ne sera pas l'une de celles auxquelles la science sera le moins redevable, comme elle sera certainement celle qui laissera les souvenirs les plus profonds chez ceux qui y ont assisté“.

Le quatrième jour, la Société se sépara des Religieux qui avaient pris toutes les précautions imaginables pour assurer son bon retour. Le Rapport consacré dans nos Actes

au récit de cette inoubliable rencontre se termine par l'heureuse constatation suivante: „Il est satisfaisant de pouvoir consigner ici que pendant les quatre jours employés tant au voyage qu'au séjour au Couvent, aucun accident ne vint troubler la gaité de cette réunion; un des voyageurs avait une légère écorchure en montant, mais cela n'eût pas de suites“.

Siegfried rapporte un curieux incident de la session de Lugano en 1833, lequel produisit, paraît-il, une étrange impression sur les participants. En arrivant devant la salle des séances, ceux-ci y trouvèrent placés d'un côté un garde militaire et de l'autre un capucin, comme si l'on avait voulu exprimer par là que la science peut exercer une influence réconciliatrice entre le pouvoir laïque et le pouvoir ecclésiastique. Influence discutable, si l'on réfléchit qu'en 1852, la réunion de Sion faillit être troublée par un conflit entre le clergé qui avait mal interprété une conférence de l'un de nos membres, et notre Comité. Une délégation fut envoyée à l'Evêque et le malentendu se dissipa heureusement assez vite. On peut bien d'ailleurs certifier d'une manière générale que notre Société a entretenu les meilleures relations avec les autorités religieuses de toutes les confessions. A Samaden en 1863, par exemple, il y eut échange de salutations télégraphiques entre les naturalistes et les membres de la Société pastorale suisse qui tenaient en même temps qu'eux séance à Coire. En 1868 l'assemblée se passa à Einsiedeln sans aucun nuage.

La réunion de Samaden est restée célèbre pour plusieurs raisons: d'abord le lieu est enchanteur, une récente chute de neige avait blanchi le sol environnant qui resplendissait au soleil et le village s'était paré de fleurs, de bannières et de guirlandes; la Haute-Engadine toute entière s'était mise en fête. D'autre part, la séance d'ouverture se tint, exceptionnellement, dans l'Eglise de Samaden superbement décorée et dont la chaire, convertie en corbeille de fleurs, était revêtue du drapeau fédéral. Enfin, parmi les assistants se trouvait le botaniste Charles Martins de Montpellier qui y avait été amené par ses amis Desor et Vogt et qui fut si enthousiasmé par tout ce qu'il y vit et tout ce qu'il y entendit, qu'il en publia un récit fort élogieux pour notre Association. Ce récit très agréable à lire fut remarqué en France et il a largement contribué à nous faire connaître dans ce pays, car il contient un résumé fidèle de notre constitution et de notre histoire.

Nous lui empruntons quelques détails amusants relatifs à la conférence que prononça Carl Vogt devant l'assemblée de Samaden sur les relations de parenté existant entre l'homme et les singes, détails qui confirment ce que nous venons de dire sur le rôle conciliateur que peut exercer la science entre des hommes professant les idées philosophiques les plus opposées: „Le professeur Vogt se demanda, raconte Ch. Martins, si l'homme, cet être modifiable et perfectible ne proviendrait pas originairement d'un type inférieur dont les singes anthropomorphes, l'orang, le chimpanzé et le gorille sont les représentants actuels. Posée dans une église chrétienne, la question produisit une certaine émotion, mais nul ne se récria, car la libre discussion est l'essence même d'un peuple et d'une religion affranchis du joug de l'autorité. Parmi les auditeurs se trouvait

le professeur Hengstenberg, le fougueux prédicateur de la Cour de Berlin : apôtre du piétisme le plus exagéré, c'est lui qui a poussé le roi de Prusse dans la voie funeste où il s'est engagé; mais, comme le dit Hegel, toutes les antinomies finissent par se résoudre, et l'on peut voir sur le livre des étrangers aux eaux de Poschiavo, près de Samaden, le noms des MM. Vogt et Hengstenberg unis par une fraternelle accolade. C'est la réconciliation momentanée du piétisme le plus étroit avec le matérialisme le plus radical; c'est le rapprochement de deux antipodes intellectuels.¹⁾

Ce ne fut pas la seule fois que Vogt parla à la Société helvétique, dans une église. Il y eut récidive de sa part à la réunion de Bex en 1877. Cette session demi-villageoise, tenue comme celle de Samaden dans une contrée extrêmement belle, au milieu d'une population empressée à tout entreprendre pour assurer le plus de plaisir et de bien-être à ses hôtes, compte également parmi les mieux réussies du siècle écoulé. Elle devait être présidée par Louis Dufour, le premier physicien portant ce nom de Dufour si cher à chacun de nous, mais la maladie obligea le brillant professeur de Lausanne de se faire remplacer par son Vice-président, le botaniste J.-B. Schnetzler, lui aussi très aimé en Suisse et qui, grâce à sa souriante bienveillance contribua pour une bonne part au succès de cette fête qui fut surtout celle de Bernard Studer dont on célébra d'une façon touchante le 83^e anniversaire. La petite ville vaudoise était, comme l'avait été Samaden, toute enguirlandée de fleurs, les drapeaux flottaient sur chaque maison, et des arcs de verdure portaient de poétiques devises. Un nombreux comité local avait habilement préparé toutes les cérémonies qui se déroulèrent aux sons harmonieux de la fanfare de Bex. On conférençia dans le temple, et comme Bex ne possédait pas de salle à manger assez vaste pour abriter trois cents convives, on dina sous une tente en plein air. Ce fut une réunion éminemment champêtre qui s'écoula, d'un bout à l'autre, dans l'allégresse et dont le point culminant se présenta le deuxième jour, au Bévieux, où toute la population de Bex avait accompagné les naturalistes pour assister à la remise qui fut faite à leurs confrères de la Société vaudoise, de deux énormes blocs erratiques, la Pierre-Bessa et le Bloc-Monstre. Puis, comme les demoiselles de Bex s'apprétaient à servir des bricelets arrosés de l'excellent vin de Crie, tout à coup la Pierre-Bessa sembla s'entr'ouvrir et l'on en vit sortir des gnomes et des fées aux charmants visages qui entonnèrent une cantate dont voici quelques paroles:

N'est-ce pas nous qui sur les hautes pentes,
De nos mains diligentes
Allons jeter la semence des fleurs?
N'allons-nous pas, quand la nuit fait silence
Surveiller leur croissance
Et les parer de leurs riches couleurs?
Puis nous versons sur la plante fanée
La goutte de rosée
Qui lui redonne un air plus vigoureux.

¹⁾ Le récit de Ch. Martins a été réuni par lui à d'autres récits de voyage sous le titre: *Du Spitzberg au Sahara*, en un volume in 8°. Paris 1866. J. B. Baillièrè & fils.

Alors, l'une des jeunes fées s'avança auprès du vénérable Studer et lui récita un compliment à l'occasion de son anniversaire que ses confrères en géologie et ses élèves avaient dignement fêté la veille par l'organe d'Alphonse Favre lui offrant un magnifique album. Le lendemain, le nom de B. Studer fut gravé dans le granit d'un bloc erratique situé à l'extrémité Nord de la moraine de Monthey et le Bloc Studer prit place désormais parmi nos monuments préhistoriques.

Le programme de la réunion de Bex contenait une innovation; il avait prévu des excursions d'histoire naturelle pratique. Malheureusement, le mauvais temps empêcha de les faire, mais l'idée trouva sa réalisation dans les sessions suivantes. A plusieurs reprises durant ces trente dernières années, les jours qui précèdent ou qui suivent immédiatement la session ont été consacrés à des excursions zoologiques, botaniques ou géologiques, dirigées par un „chef de course“ connaissant à fond la contrée.

On a vu quelquefois, dans le cas où le but de l'excursion offrait un intérêt général, la plupart des membres se joindre aux spécialistes. Ainsi, en 1882, accompagnâmes-nous en grand nombre M. le professeur Heim, au village d'Elm que l'éboulement du Risikopf avait, en Septembre de l'année précédente, partiellement détruit. Ainsi encore, en 1894, presque tous les sociétaires réunis à Schaffhouse, suivirent M. le Dr Nüesch, dans la célèbre grotte du Kesslerloch.

Combien de traits caractéristiques de nos sessions les plus mémorables ne resterait-il pas à citer encore si nous avons la prétention d'être complets?

Nous eûmes nos festspiels et nos représentations théâtrales. Sur la scène du „Schänzli“ à Berne, on joua, en 1878, une pièce de M. Reymond qui, sous le titre: Die Alten und die Jungen, mettait en lutte la vraie science et la fausse, pour aboutir, bien entendu, à la victoire de la première. En 1899, une „Revue“ intitulée Jean-Jacques Rousseau au 82^e Congrès de la Société helvétique des sciences naturelles eut un grand succès à Neuchâtel et, dans un genre un peu différent, on applaudit à Lausanne, en 1893, les silhouettes fort ressemblantes, quoiqu'un peu caricaturales, des principaux naturalistes présents, dessinées et expliquées par le regretté Henri Golliez, alors professeur de minéralogie à l'Université.

De plus graves souvenirs se rattachent à la participation que prit notre Société en corps aux inaugurations des bustes d'A.-P. de Candolle en 1845 et d'Auguste de la Rive en 1902; au pèlerinage à la tombe de Gressly dans le cimetière de St-Nicolas à Soleure en 1869, ou à la maison natale de Louis Agassiz à Motier sur les bords du lac de Morat, en 1907, à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance.

A aucun moment, on peut l'affirmer, la Société helvétique n'a oublié ceux qui par leurs travaux, ont ajouté à sa gloire, et c'est avec un sentiment de pieuse reconnaissance qu'elle se rendra encore cette année à Morges, afin d'inaugurer un modeste monument à la mémoire de François Forel l'un de ceux qui, la considérant comme sa famille agrandie, l'ont le plus profondément aimée.

A aucun moment non plus, notre Société n'a cessé de se préoccuper de la protection de nos beautés naturelles. C'est d'elle qu'est partie, récemment encore, l'initiative de la création d'un *Parc national*, objet actuel de toute sa sollicitude et qui deviendra bientôt un précieux champ de recherches pour nos naturalistes. Grâce à l'ardente conviction de son principal auteur, et au bienveillant appui de la Confédération, cette initiative a été couronnée d'un entier succès. L'esprit qui guidait nos aînés lorsque, naguères, ils appliquaient tous leurs efforts à conserver nos blocs erratiques, ou à défendre la Chute du Rhin à Schaffhouse, contre les convoitises d'industriels profanateurs, demeure toujours vivant parmi nous.

Et maintenant, sans avoir tout dit, il faut nous taire. Si incomplet que soit le „coup d'œil“ que nous venons de jeter sur ce premier siècle d'existence de la Société helvétique, il suffira peut-être pour laisser l'impression que l'œuvre de celle-ci a été féconde et salutaire, que ses membres ont vraiment travaillé d'une façon désintéressée à enrichir les sciences de la nature et à mieux faire aimer notre cher pays de Suisse en révélant un plus grand nombre de ses beautés infinies.

Née aussitôt après les effroyables guerres du Premier-Empire, la Société helvétique des Sciences naturelles a vécu un siècle de paix relative. Elle va célébrer son premier centenaire au milieu de guerres plus effroyables encore que celles qui ont précédé sa naissance. Nos âmes attristées regardent néanmoins avec confiance vers l'avenir, pénétrées qu'elles sont d'amour pour notre Patrie, et de la certitude du triomphe définitif de l'Esprit sur la Matière, de l'Idéalisme pacifique qui glorifie la Justice sur le Matérialisme guerrier qui décerne la palme au plus fort.

Et, dans la douleur de l'heure présente, chacun de nous répète sincèrement dans le fond de son cœur ce vœu que chantaient nos pères à la réunion de 1832:

Dans un temps où de noirs nuages
Notre horizon semble obscurci
Afin d'échapper à l'orage
Au nom de Dieu, restons unis.
